

préceptes austères, et néanmoins un enseignement clair, lumineux et simple, afin que les plus faibles intelligences le saisissent et le retiennent; un enseignement plein d'attrait, de douceur et de tendresse, afin de prévenir la dissipation et l'ennui, de captiver et d'émonvoir les cœurs et d'y imprimer, en traits puissants et durables, les pensées et les sentiments qui font le chrétien convaincu et fidèle au devoir."

Cet admirable portrait du catéchiste, Mgr Darboy l'a tracé d'après ce qu'il avait été lui-même dans sa jeunesse, et d'après ce qu'il était encore quand il daignait s'adresser à des enfants. J'ai connu plusieurs élèves du collège Henri IV, dans le temps qu'il était leur aumônier. Ils ne tarissaient pas sur les perfections de leur guide religieux. Son enseignement leur paraissait proprement un charme. J'ai assisté aussi plusieurs fois, à Louis-le-Grand et ailleurs, aux allocutions prononcées par Mgr Darboy avant et après la confirmation des écoliers: ces discours m'ont ravi hors de moi, un jour surtout que l'orateur, entraîné par son sujet, se mit lui-même en scène, comme preuve qu'aucune reconnaissance, aucun dévouement, aucune tendresse ne pouvaient complètement acquitter la dette contractée envers les parents: "Voilà ce que je dois à mon père et à ma mère. Il n'en est pas un de vous, quelle que soit son origine ou sa condition, sur qui ne pèse une charge analogue: et j'espère bien que vous serez forcés de dire plus tard comme moi, les plus favorisés du sort et les plus humbles: Si j'avais eu à choisir mes parents, je n'en aurais point voulu d'autres que ceux dont je suis né, et qui ont mis tant de cour à l'œuvre longue et pénible grâce à laquelle je suis devenu un homme et un chrétien." L'émotion de l'orateur nous faisait tous fondre en larmes.

Il avait au plus haut degré le don du pathétique: et ce qui provoquait son inspiration, c'étaient toujours les plus nobles sentiments de la nature humaine. Voici l'exorde du discours qu'il adressait à la garnison de Nancy en 1832, à l'occasion de la fête de Saint-Maurice et de Saint-Martin: "Le pays et Dieu, la patrie et la religion! chers et nobles objets dont le culte agrandit l'âme et donne de la splendeur à la plus haute vie! L'enfance apprend à les connaître et à les aimer sur les genoux de sa pieuse mère et dans la sécurité du foyer paternel. Le père les chante sous le chaume de sa cabane et remplit de leurs noms l'écho de ses montagnes. L'homme d'Etat leur consacre ses veilles; le soldat leur fait un rempart de son glaive et de son courage; le prêtre et le magistrat les défendent et les illustrent par la science et la parole. Il y a plus: la véritable gloire des peuples se mesure sur leur dévouement à la patrie et à la religion, sur la place qu'ils font dans leur cœur et leur vie à ces deux grandes choses qui en résument tant d'autres, et qui, sous les noms d'Eglise et d'Etat, de pouvoir temporel et de pouvoir spirituel, de droit et de force, de conscience et de nationalité, ne peuvent être discutées et mises en cause, sans qu'à l'instant s'éveillent les inquiétudes les plus dignes de respect et quelque fois les conflits les plus sanglants et les plus formidables." Tout le discours est dans ce ton, et se maintient d'un bout à l'autre à cette hauteur.

Il y a, dans le premier volume, un discours prononcé à l'occasion d'un mariage que je voudrais tout entier transcrire, mais dont je copierai du moins la première page: "C'est le secret de la religion, c'est son glorieux privilège d'imprimer aux actes de la vie humaine, quand elle s'y mêle un caractère de noblesse et de grandeur incomparable. Elle est belle et touchante quand elle accueille l'homme entrant dans ce monde, le marque au front du signe victorieux de la croix et l'arme ainsi d'une force divine pour les luttes et les orages de la vie. Elle est maternelle et compatissante lorsqu'elle amène sur les dalles de ce temple les cendres de nos proches et de nos amis, et qu'elle tire de sa grande âme sympathique ces chants et ces prières qui consolent les vivants et qui soulagent les morts. Mais elle est admirable surtout quand elle conduit au pied de ses autels l'homme et la femme songeant à former une famille, et qu'elle reçoit leurs serments pour les rendre plus inviolables, quand elle bénit leur alliance pour l'ennoblir et la sanctifier, et qu'elle appelle et fait descendre sur leurs têtes les grâces et la protection de Dieu, pour leur assurer la paix, la joie et le bonheur dans ce monde et dans l'autre."

Beaucoup des morceaux compris dans les *Œuvres pastorales* de Mgr Darboy sont depuis longtemps célèbres et même classiques, et n'ont pas besoin qu'on les rappelle. Je ne ferai plus qu'une citation: c'est la dernière page de la *Lettre pastorale* du 15 février 1871, ce chef-d'œuvre écrit au sortir du bombardement, et qui élève d'une façon sublime la carrière apostolique de l'orateur. Le sujet de la *Lettre* porte sur la nécessité de la

religion. La dernière page résume et concentre les arguments accumulés par l'éloquent apologiste:

"Pour vous, ô mon pays! cherchez votre salut et votre force dans les croyances morales et religieuses plus que dans tout le reste. On vous a vanté la souveraine efficacité des diverses formes politiques, et vous les avez essayées l'une après l'autre, sans y trouver le repos désirable. Elles ne sont pas indifférentes mais elles ne méritent ni tout le bien ni tout le mal qu'on vous en a dit successivement. Si elles ne vous servent pas mieux, ce n'est pas qu'elles soient essentiellement mauvaises, c'est que les hommes ne sont pas absolument parfaits. On vous a parlé le langage des intérêts et recommandé de vous enrichir, afin d'avoir la stabilité; mais les intérêts sont aveugles, et ils se laissent souvent mener où ils ne voulaient pas aller; ils croient d'ailleurs volontiers, comme certains malades, que le changement leur sera favorable. Ensuite la richesse est un résultat et non un principe: la prospérité matérielle est un vernis jeté sur la face de l'édifice social, et non un ciment qui le consolide et l'affermisse. On vous a présenté trop souvent la force comme refuge assuré; mais la force a besoin d'un système qui la dirige; autrement, elle se retourne contre ce qu'elle a mission de défendre. Par conséquent il faut en revenir à une doctrine, c'est-à-dire au sentiment du devoir et au respect, et diminuer ainsi le règne de la force, en y substituant l'autorité de la conscience et l'énergie du dévouement."

"Vous voyez bien, ô mon pays! que tout vous ramène vers les croyances morales et religieuses qui sont la raison des devoirs, la garantie des droits et la sauvegarde des intérêts. Aussi, c'est le premier et le dernier mot de cette lettre pastorale, quoi que vous soyez ou fassiez, triomphant ou trahi par le sort des armes, gouvernement d'un seul ou de plusieurs, monarchie ou république, croyez et vous vivrez; sinon, non."

On doit considérer la publication de MM. LeClère comme une promesse et même comme la première assise d'une édition complète des œuvres de Mgr Darboy. Un dessin qu'on saisit aussi avec évidence, c'est celui de réunir les matériaux les plus importants de l'histoire épiscopale du grand prélat: "Nous serions heureux de penser, disent les amis qui ont présidé à cette belle publication, que nous avons pu contribuer à faire mieux connaître Mgr Darboy et à perpétuer, avec le souvenir de ses œuvres, la vénération pour une mémoire que la mort des martyrs a déjà consacrée."

A. PIERRON.

— *Mélanges et Lettres* de N. Doudan, accompagnés d'une introduction de M. d'Haussonville et de notices par MM. de Sacy et Cuvillier-Fleury (1).

Inconnu, ou du moins très-peu connu hier encore, M. Doudan est entré tout d'un coup et de plain pied, dès le lendemain de sa mort, dans la célébrité: il y restera. Jamais homme n'a tenu moins de place en ce monde et ne s'est moins soucié d'y occuper ce qu'on appelle un rang. Simple étudiant à Paris sous la Restauration, il fut recommandé au duc de Broglie, qui cherchait un précepteur pour ses enfants. M. Doudan, par la distinction de son esprit, l'agrément de son caractère, l'égalité de son humeur, la solidité de son caractère, ne tarda pas à conquérir autour de lui toutes les sympathies. Il devint le meilleur ami, presque un membre de la famille, et des deux côtés l'affection ne s'est jamais démentie. Maître des requêtes au conseil d'Etat et chef de cabinet du duc de Broglie pendant le passage de cet homme éminent aux affaires, Doudan rentra de bonne heure dans la retraite et s'y confina pour se livrer sans distraction à ses chères études.

La méditation et la lecture emportaient la meilleure part de sa vie; le reste était réservé à quelques relations du premier choix. La santé de M. Doudan était très-délicate. Elle lui interdisait les travaux étendus et une trop forte contention intellectuelle. Il prenait sa revanche dans la conversation et surtout dans la correspondance où, déjà de son vivant, tout le monde lui reconnaissait une incontestable supériorité. Sainte-Beuve, qui l'avait rencontré dans le monde et particulièrement chez Mme la comtesse de Boignes, a bien souvent parlé de lui avec la plus haute estime. Cette bonne opinion ne franchissait guère alors les limites d'un cercle doublement aristocratique par la naissance et par la pensée; elle va se transformer désormais en un article de notre *Credo littéraire*. La chaîne des épistolaires moralistes s'arrêtait à Joubert. Elle compte maintenant un anneau de plus, et, s'il vous plaît, un anneau d'or pur.

Dans une correspondance qui s'étend de 1826 à 1872, toutes

(1) Chez Calmann Lévy.